

Suscitons un scandale. Une honte que mes amis voudraient m'épargner et que mes ennemis me souhaiteraient au plus haut point, mais sans oser espérer toutefois qu'elle culmine à ce point de dégradation intellectuelle et morale.

*

Quelque chose de fondamentalement inique et incorrecte, et qui marquerait un recul fatidique par rapport à ces milliers d'années d'effort civilisateurs que nous avons entrepris à l'égard de nous-mêmes, missionnaires des régions inexplorées de nos âmes, croyants religieux ou laïques. Quelque chose qui vous obligerait à vous représenter que l'homme n'a effectué cette traversée de toutes les horreurs de l'Histoire que pour revenir en arrière, au point zéro de l'iniquité bestiale, descendant encore au-dessous de ce zéro du fait de l'iniquité de son travestissement intellectuel, de la forme compliquée et raffinée que je donnerais à ce qui ne serait au fond qu'une abjection barbare, un produit incompréhensible de la sauvagerie la plus spontanée et de la perversité la plus retorse.

*

Quelque chose qui ferait sortir les squelettes néandertaliens de leur tombe sommaire pour protester contre le recul que j'inflige à l'Evolution, à laquelle ils ont vaillamment contribué.

*

Quelque chose qui fassent s'étrangler les poètes de pitié et de honte à mon égard, pour avoir à ce point trahit leur « profession » ou « vocation » bénévoles, rarement rémunératrice, sinon à titre posthume sous la forme de fleurs sur leur tombe .

*

Ce qui n'est que juste puisque les poètes n'alimentent à proprement parler personne. Ils sont comme des boulangers qui ne font que du pain mangeable par d'autres boulangers.

*

Ils se commentent l'un l'autre. La mie est trop spongieuse. La croûte est trop dure. Il y a trop de trous dans les tartines. Des tranches de pain ne sont pas des tranches de fromage. Mais dans l'ensemble, on a goûté la qualité de la farine, cher collègue, d'ailleurs j'emploie la même !

*

L'ignominie que je vous ai concoctée, la voici tout de go :

La poésie mène au fascisme et le fascisme mène à la poésie.

*

La poésie c'est le pouvoir des mots, donc le pouvoir sur l'autre.

*

Je mets parfois une chemise noire, couleur symbolique de l'encre qui coule de ma plume, et de l'essence de mon être, ténébreux, négatif, et qui porte avec complaisance le deuil de l'humanité.

*

Le poète, l'écrivain est avant tout un conquérant (Cioran à Armel Guerne)

*

L'écriture est donc une guerre (contre l'autre, contre le néant, contre le vide, contre le plein, contre elle-même, contre soi-même, contre les lecteurs, contre l'humanité entière, contre l'espace, contre la page blanche, contre son noircissement même)

*

Même le SSD (le Sage et Subtil Ducobu) ne pourra pas nier que ses empreintes laissées dans le sable sont une façon de marquer son territoire, avec le souhait lancinant et caché que la trace soit impérissable.

*

Les écrivains de droite sont supérieurs à ceux de gauche parce que les premiers cristallisent ce que les autres laissent se liquéfier.

Or, l'écriture est une affaire de maîtrise et de cristallisation et certainement pas de laisser-aller et de liquéfaction d'aucune sorte que ce soit.

*

Il existe une cristallisation à chaud et une liquéfaction à froid. Magie de l'écriture.

*

Lire « Le sec et l'humide », un essai sur Léon Degrelle de Jonathan Littell, un anglo-saxon politiquement correct, un bon petit rouquin qui se croit très malin; l'idée est originale mais trop pauvre pour stigmatiser la prose d'un écrivain de l'envergure de Degrelle. La petite idée de Littell, c'est que Degrelle, spécialement dans « Front de l'Est », assimile toujours les ennemis à des choses rampantes et gluantes, visqueuses. Les Bolchéviques émergent de la boue comme des reptiles au pied du chevalier de fer, s'écrasent comme une vague gluante de batraciens devant le preux, le pur wallon tudesque d'une virilité solide et sèche, que son armure préserve des assauts empreints de mollesse et de viscosité féminines de l'ennemi ; ayant lu « Front de l'Est », je puis vous dire que cette dualité (sec-humide, pur, sec et dur versus visqueux et mou) est à peine récurrente. Cette idée ne brille qu'un instant comme une bulle d'écume dans le torrent parfaitement canalisé d'une prose dont l'intelligentsia de gauche dominante n'est pas près de reconnaître la richesse métaphorique et l'efficace précision – je parle de la Gauche internationale, du Cartel Maçonnique et socialiste dont la droite conventionnelle et les croquemitaines capitalistes ne sont que les ombres portées par les premiers sur les murs de notre prison.

*

En terme de sec et d'humide, la poésie d'un Yves Namur, c'est tout au plus de la pisse de moineau (ce qui est encore une insulte pour ce volatile en voie de disparition dans nos villes tandis que les lémmings poétiques y prolifèrent). Je jette volontiers du bon pain aux moineaux. Jeter du pain aux oiseaux, c'est faire se rejoindre la terre et le ciel, permettre au blé de finalement atteindre, après des mois d'effort de poussée, d'atteindre ce dernier. Je raclerais tout au plus un morceau de moisissure d'une tartine de dix ans pour le jeter à un Yves Namur.

*

S'il n'y avait ces longs alignement de croix blanches qui, un peu partout sur notre territoire, suscitent le « devoir » de mémoire, j'aurais envie de dire : « au Diable les alliés ! ». Tous ces jeunes gens sacrifiés, anglais, australiens, américains, ce sont les morts. Il est difficile, moralement et intellectuellement difficile de concevoir l'absence totale de lien entre ces derniers et ces anglais, américains, qui, bien vivants, trop vivants eux, nous emmerdent aujourd'hui. Curieusement, ce ne sont pas les anciens ennemis (les Boches) qui prennent leur revanche, mais les alliés. En fait, ces derniers ne font que montrer leur vrai visage. Les meurtriers n'ôtent leur masque qu'après le grand bal guerrier. La Belgique, petite pute, s'étourdit quelque peu dans les tournois de la valse européenne, mais elle se réveille toujours dans les bras d'un robuste et séduisant cavalier : elle se fera baisée successivement par la France, l'Allemagne, l'Angleterre (il n'y a pas d'ordre chronologique dans cette sauterie endiablée). Imaginez l'Amérique du Nord (rien qu'au Nord) s'allonger, s'aplatir de toute sa masse sur la petite Belgique qui gémit alors dans les prémices de la copulation géopolitique: cela s'appelle « participation aux manœuvres de l'OTAN », supervisées par Monsieur Francis Delpérée.

*

Sympathiques tous ces morts, ces sacrifiés, qui dorment sous la couverture verte d'un gazon bien tondu,, estampillé par l'ombre des croix. On leur doit l'aumône de la pitié, d'une certaine reconnaissance historique. On verse une larme en songeant à notre dette à leur égard pendant que leurs descendants ou descendants de leurs parents nous dépouillent, piquent des pailles de fer à travers nos os pour sucer notre moelle, prolifèrent sur notre dos, fardeau grouillant, hérissé de drapeaux étrangers.

*

Il y a bien sûr l'Islam. Mais il y a d'autres sujets de préoccupation. Il faudrait que notre romanité se dégage de l'hégémonie anglo-saxonne. Il faudrait ensuite, une fois débarrassé de ce poids immense et accablant, que nous nous débarrassions de celui de la France. Ce n'est pas parce que l'on parle français que l'on est Français (heureusement !). Comme il existe une Suisse romande, il faudrait plutôt parler d'une Belgique romande, remontant ainsi directement à la source même de notre latinité en marquant bien le fait que la France n'en a pas le monopole. La coexistence avec une Belgique flamande est dans le domaine du possible.

*

Léon Degrelle vient de m'apprendre que la Belgique verse une rente annuelle de cent mille francs (montant initial ce qui est énorme pour l'époque) aux descendants de Wellington, pour marquer sa reconnaissance au vainqueur de Waterloo. Mais pourquoi cela ? Qu'est-ce qu'on lui doit à celui-là ? Napoléon, tout monstre corse, mafieux qu'il était, avait une vision européenne (avec Napoléon lui-même au bout de la perspective peut-être mais...), tandis que Wellington n'avait au bout de sa longue vue que les intérêts de l'Angleterre (et bien évidemment de Wellington). En d'autres termes, Napoléon correspondait à une vision hégélienne de l'Esprit de l'Histoire. Pourquoi l'Esprit de l'Histoire ne s'est-il pas finalement réalisé au travers de lui, après tant de succès prometteurs ? C'est une grande question. Je peux tenter d'y répondre. A l'image de la dialectique hégélienne, il n'y a jamais de conclusion, ni de synthèse autre que cette dialectique elle-même. C'est une guerre éternelle ponctuée de phases de paix. L'hégémonie de l'Empire eut été contraire à ce processus de négation perpétuelle. Il fallut Waterloo pour que l'Esprit de l'Histoire se nie lui-même afin de relancer sa dialectique.

*

Hormis les hégéliens eux-mêmes, qui prennent chaque jour un peu de Phénoménologie de l'Esprit sous perfusion, on oublie la dialectique hégélienne et la négativité de l'Esprit ; cela ne fait plus partie des références intellectuelles courantes ; pour dire plus simplement : cela commence à être passé de mode malgré les tentatives incessantes de relance de la part des spécialistes. Avec l'avènement (déjà dépassé) de la physique quantique et de l'informatique connexionniste (réseaux neuronaux versus arbres de connaissance symboliques), après les engouements frénétiques pour les logiques exotiques et paraconsistantes, et pour la théorie du chaos transposée dans l'économie, on préfère parler de simple et de complexe. Le monde évolue du simple vers le complexe. Mais Hegel n'a rien dit d'autre, avec d'autres mots, avec ces pauvres mots lourds et maladroits à peine dégagé de la gangue de son patois souabe. Car qu'est-ce que le complexe sinon une rupture dans la continuité du simple ? Donc une césure dans un processus dialectique qui met en jeu de nouveaux éléments d'une même combinatoire (ou qui crée une combinatoire différente avec les mêmes éléments).

*

En termes de simple et de complexe, je pourrais dire que cela eut été trop simple que Napoléon remportât encore cette bataille et que l'Aigle rayonnât enfin pour mille ans sur toute l'Europe. La défaite ultime complique le cours trop simple des succès consécutifs (Napoléon ne dit-il pas vers la fin de sa vie : « Au travers de toutes ces batailles que j'ai gagnées, je n'ai jamais fait que gagner toujours la même ») . L'insuccès et l'échec sont certes pénibles, mais il y a une forme d'horreur dans le succès et la réussite, surtout répétés. On parle de la peur d'atteindre le sommet, de la « peur de gagner » et les psys y vont chacun de leur petite théorie de la castration. Hélas l'horreur d'atteindre le sommet est bien réelle. Ce n'est pas l'interdit d'y détrôner autrui, mais l'horreur d'être seul, privé de l'oxygène pollué qu'est l'haleine de l'autre qui nous infecte de sa proximité sans que cependant nous puissions nous en passer.

*

A une échelle comparativement microscopique, il eut été trop simple que Daniel Pisters demeure en harmonie avec les huiles de la Revue Générale et y répète ses petits succès littéraires à un rythme au moins annuel. Il fallait une guerre entre Pisters et la RG car cette harmonie monotone quoique bénéfique aux deux partis eut été contraire à la dialectique de l'Esprit.

*

Un démon mesquin me susurre à l'oreille : « Mais... ne te consoles-tu pas d'une rebuffade en l'inscrivant dans une perspective hyper-intellectualisée qui donne un semblant de justification à la frustration qui en résulte? ». Non point, je pense. Il n'y a d'accomplissement qu'au travers de la négation. Ce processus n'est pas toujours conscient. J'agis souvent méchamment dans une sorte de demi-sommeil, demi-sommeil parce que le sphinx n'y dort que d'un œil et abat, soudain conscient d'être à l'affût, la colombe de la paix qui passe d'un coup de patte griffu.

*

Je ne suis jamais content et comme l'écrivit Xavier Forneret : « Ce n'est pas qu'on est bon ; on est content ». Je suis donc régulièrement non-bon, c'est-à-dire méchant, à moins qu'il existe un état intermédiaire, mais personnellement, je ne le qualifierais qu'en termes de méchanceté négative. L'écoute inactive des gens qui ne veulent pas m'entendre est donc une forme de méchanceté

négative. Les gens qui chercheraient à me nuire autrement que par leur simple silence basculeraient dans la méchanceté positive. Après tout, je crois préférer la méchanceté positive à la méchanceté négative.

*

Dans la méchanceté négative, le bourreau vous laisserait mourir de soif. Dans la méchanceté positive, il vous infligerait, par exemple, le supplice de l'eau.

*

Je préfère la méchanceté positive des gens, parce que ceux-ci, contrairement au bourreau, n'ont finalement que peu de moyens de me faire souffrir. Ils ne peuvent pas positivement m'enfoncer un entonnoir dans la bouche et y vider un tonneau. Ils ne peuvent que faire fonctionner leur vilaine langue débile dont la résonance qu'elle trouve au creux de l'oreille de leurs alliés m'est finalement indifférente (*). La méchanceté négative de leur silence m'irrite davantage et ils en sont évidemment conscient (je leur donne au fond l'occasion rare d'être conscient de quelque chose).

(*) Comme si tout finalement se ramenait à une question de grammaire (ce que je tends très sérieusement à croire). Cette phrase est suspecte, ne pensez-vous pas ? : « leur vilaine langue débile, dont la résonance qu'elle trouve au creux de l'oreille de leurs alliés m'est finalement indifférente ». Plus correct serait : « leur vilaine langue débile. La résonance que trouve cette dernière au creux de l'oreille de leurs alliés m'est finalement indifférente ». Le français est une langue bancale, gravement bancale, croyez-moi et c'est ce qui tue son évolution. Ne comptez pas sur les grammairiens, et encore moins académiciens pour la redresser !